

1

PLACE BEAUVAU

Je ne sais plus quel jour nous sommes. Je reste inerte devant la fenêtre, les bras ballant, le regard perdu face au jardin mouillé. Je tiens à la main une convocation du juge Bruguière, chargé des affaires anti-terroristes. Je décide de m'y rendre seul. Du trajet jusqu'au ministère de l'intérieur, place Beauvau, je ne garde aucun souvenir. Je me souviens juste de mon arrivée : je tends par la vitre baissée de la portière la convocation avec le tampon facilement reconnaissable de la République et la signature, très lisible, du magistrat. Mes mains tremblent. Le gendarme en faction parcourt la lettre, s'incline légèrement, m'observe du coin de l'œil, fait un signe à un collègue, invisible dans sa guérite, puis s'efface. La barrière se lève lentement pour que je puisse

Le drame

garer mon véhicule dans un emplacement réservé, à l'extérieur de la cour. Un autre gendarme s'approche. Il me désigne l'escalier à gauche que je dois suivre, la salle ou je dois me rendre. Je me souviens d'un long couloir étroit, qui me paraît interminable, d'une porte blanche. Elle est entrouverte. J'ai juste à la pousser.

Et là, devant moi, tout de suite, c'est l'effroi : Des valises éventrées, des bijoux épars, des montres, des bracelets, des sacs à mains, des vêtements en charpies, des chemises à demi calcinées, un rasoir, un pot de crème pour le visage, des crayons de maquillage, un enchevêtrement de menus objets impossibles à reconnaître. Le tout est disposé sur des plateaux en bois brut qui reposent sur de simples tréteaux. La lumière est grise, triste. Des néons diffusent une lumière d'aquarium. L'un d'entre eux cliquette avec un bruit métallique. Les murs sont vides de toute décoration et d'une couleur jaunasse indéfinissable. On devine à certains rectangles plus clairs l'emplacement d'un poster ou d'une directive officielle qu'on a dû retirer il y a peu. J'entends des chuchotements derrière mon dos. Je prends soudain conscience que je ne suis pas seul dans la pièce. Deux ou trois fonctionnaires, chargés de remettre en place les objets retrouvés, se meuvent autour de moi dans un silence oppressant. Il y a également un autre « visiteur » venu sans doute, comme moi, pour la même raison. Sa convocation chiffonnée dépasse de la poche de sa

Place Beauvau

veste. Nous n'échangeons aucune parole. Nos bruits résonnent lugubrement dans la salle vide. Les semelles en crêpes d'un gendarme font un bruit de ventouse sur le sol. Il n'ose plus marcher.

Cela me semble durer interminablement. J'avance en silence en longeant les tréteaux. Personne ne me guide ni ne m'aide. Quand je passe devant un gendarme, il baisse les yeux. Nos regards ne se croisent jamais.

Je me vois en train de fouiller dans ce fatras d'objets sans vie... Ce pourrait être une brocante, un vide grenier, n'était l'impression de désolation et de tristesse lugubre. Et l'odeur tenace de brûlé. Une odeur infecte que je n'avais pas sentie en arrivant et qui, maintenant, me donne la nausée. Mes chaussures crissent sur le linoléum. Je soulève un sac à main avec une sorte de répugnance honteuse. J'ai senti sous les doigts le crissement de grain de sable. Je n'ose pas vraiment toucher les vêtements, encore moins les déplacer pour voir ce qu'ils dissimulent en partie : ici une montre, là une chaîne en argent, ailleurs des pages arrachées d'un magazine, un agenda griffonné à la main, une brosse à dents...

Seul. Je me sens soudain incroyablement seul, désemparé.

Le drame

Je finis par découvrir la bague de fiançailles de Nicole, sa montre, un sac éventré que je lui ai déjà vu souvent porter. À l'intérieur, il y a sa housse d'uniforme, avec le sigle UTA, intacte. Cette housse la suivait à chacun de ses voyages. Et c'est à peu près tout.

Je désigne les objets.

– Vous êtes sûr ?

Oui. Je suis sûr. Un gendarme les range prestement dans un sac en plastique. Je repars sans un mot, après avoir signé une décharge. Sur la place avant de la voiture, gisent maintenant, pêle-mêle, ces objets inertes que j'ai versés brutalement du sac et éparpillés. C'est tout ce qui reste de ma femme.

Il me faut du temps avant de mettre la clef de contact, avant de pouvoir repartir.